

DOSSIER PEDAGOGIQUE

PEAU D'ANE

Réalisé par Alain Mégissier
[mailto: a.megissier@odc-orne.com](mailto:a.megissier@odc-orne.com)

Présentation du spectacle par la compagnie

PLAN DU DOSSIER

I/ Le conte (2 versions)

II/ Biographie Charles Perrault [aller à](#)

III/ Quelques pistes pédagogiques

- Utiliser l'image (*Peau d'Ane* de Jacques Demy) [aller à](#)
- Maîtrise de la langue [aller à](#) : vocabulaire et dictionnaire, SN et SA (remise en ordre), écriture autres péripéties, différence infinitif et impératif (recette) + conjugaison présent? , mesure en math, écrire une recette en chanson

IV/ Divers

En bref...

Une princesse, conseillée par sa marraine fée, croit surseoir au mariage avec son père veuf et amoureux, en lui demandant l'impossible : il le lui donne. Enveloppée de la peau de l'âne magique que son père lui a sacrifié, elle se cache alors dans une ferme qui l'emploie comme souillon. Un jeune prince l'y découvre et l'épouse.



I/ Deux versions de Peau d'âne.

- Version modernisée
- Version originale [voir](#)

Peau d'âne

Il était une fois un roi si grand, si aimé de ses peuples, si respecté de tous ses voisins et de ses alliés, qu'on pouvait dire qu'il était le plus heureux de tous les monarques.

Son bonheur était encore confirmé par le choix qu'il avait fait d'une princesse aussi belle que vertueuse ; et ces heureux époux vivaient dans une union parfaite. De leur mariage était née une fille, douée de tant de grâce et de charmes, qu'ils ne regrettaient pas de n'avoir pas une plus grande lignée.

La magnificence, le goût et l'abondance régnaient dans son palais ; les ministres étaient sages et habiles ; les courtisans, vertueux et attachés ; les domestiques, fidèles et laborieux ; les écuries, vastes et remplies des plus beaux chevaux du monde, couverts de riches caparaçons : mais ce qui étonnait les étrangers qui venaient admirer ces belles écuries, c'est qu'au lieu le plus apparent un maître d'âne étalait de longues et grandes oreilles.

Ce n'était pas par fantaisie, mais avec raison, que le roi lui avait donné une place particulière et distinguée. Les vertus de ce rare animal méritaient cette distinction, puisque la nature l'avait formé si extraordinaire, que sa litière, au lieu d'être malpropre, était couverte, tous les matins, avec profusion, de beaux écus au soleil et de louis d'or de toute espèce, qu'on allait recueillir à son réveil.

Or, comme les vicissitudes de la vie s'étendent aussi bien sur les rois que sur les sujets, et que toujours les biens sont mêlés de quelques maux, le ciel permit que la reine fût tout à coup attaquée d'une âpre maladie, pour laquelle, malgré la science et l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun secours.

La désolation fut générale. Le roi, sensible et amoureux, malgré le proverbe fameux qui dit que le mariage est le tombeau de l'amour, s'affligeait sans modération, faisait des vœux ardents à tous les temples de son royaume, offrait sa vie pour celle d'une épouse si chère, mais les dieux et les fées étaient invoqués en vain. La reine, sentant sa dernière heure approcher, dit à son époux qui fondait en larmes :

" Trouvez bon, avant que je meure, que j'exige une chose de vous : c'est que s'il vous prenait envie de vous remarier ... "

A ces mots, le roi fit des cris pitoyables, prit les mains de sa femme, les baigna de pleurs, et, l'assurant qu'il était superflu de lui parler d'un second mariage :

" Non, non, dit-il enfin, ma chère reine, parlez-moi plutôt de vous suivre.

- L'Etat, reprit la reine avec une fermeté qui augmentait les regrets de ce prince, l'Etat doit exiger des successeurs et, comme je ne vous ai donné qu'une fille, vous presser d'avoir des fils qui vous ressemblent : mais je vous demande instamment, par tout l'amour que vous avez eu pour moi, de ne céder à l'empressement de vos peuples que lorsque vous aurez trouvé une princesse plus belle et mieux faite que moi ; j'en veux votre serment, et alors je mourrai contente. "

On présume que la reine, qui ne manquait pas d'amour-propre, avait exigé ce serment, ne croyant pas qu'il fût au monde personne qui pût l'égaliser, pensant bien que c'était s'assurer que le roi ne se remarierait jamais. Enfin elle mourut. Jamais mari ne fit tant de vacarme : pleurer, sangloter jour et nuit, menus droits du veuvage, furent son unique occupation.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs, les grands de l'Etat s'assemblèrent, et vinrent en corps prier le roi de se remarier. Cette première proposition lui parut dure, et lui fit répandre de nouvelles larmes. Il alléguait le serment qu'il avait fait à la reine, défiant tous ses conseillers de pouvoir trouver une princesse plus belle et mieux faite que feu sa femme, pensant que cela était impossible. Mais le conseil traita de babiole une telle promesse et dit qu'il importait peu de la beauté, pourvu qu'une reine fût vertueuse ; que l'Etat demandait des princes pour son repos et sa tranquillité ; qu'à la vérité, l'Infante avait toutes les qualités requises pour faire une grande reine, mais qu'il fallait lui choisir un époux ; et qu'alors ou cet étranger l'emmènerait chez lui, ou que, s'il régnait avec elle, ses enfants ne seraient plus réputés du même sang ; et que, n'y ayant point de prince de son nom, les peuples voisins pourraient lui susciter des guerres qui entraîneraient la ruine du royaume.

Le roi, frappé de ces considérations, promit qu'il songerait à les contenter. Effectivement, il chercha, parmi les princesses à marier, qui serait celle qui pourrait lui convenir. Chaque jour on lui apportait des portraits charmants, mais aucun n'avait les grâces de la feuë reine : ainsi il ne se déterminait point.

Malheureusement il s'avisa de trouver que l'Infante surpassait encore de beaucoup la reine sa mère en esprit et en agréments. Sa jeunesse, l'agréable fraîcheur de ce beau teint enflammèrent le roi d'un ton si violent, qu'il ne put le cacher à l'Infante, et il lui dit qu'il avait résolu de l'épouser, puisqu'elle seule pouvait le dégager de son serment.

La jeune princesse, remplie de vertu et de pudeur, pensa s'évanouir à cette horrible proposition. Elle se jeta aux pieds du roi son père, et le conjura, avec toute la force qu'elle put trouver dans son esprit, de ne la pas contraindre à commettre un tel crime.

Le roi, qui s'était mis en tête ce bizarre projet, avait consulté un vieux druide pour mettre la conscience de la princesse en repos. Ce druide, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia, à l'honneur d'être confident d'un grand roi, l'intérêt et l'innocence de la vertu, et s'insinua avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il allait commettre, qu'il lui persuada même que c'était une oeuvre pie que d'épouser sa fille.

Ce prince, flatté par les discours de ce scélérat, l'embrassa et revint d'avec lui plus entêté que jamais dans son projet: il fit donc ordonner à l'Infante de se préparer à lui obéir. La jeune princesse, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien d'autre chose que d'aller trouver la Fée des Lilas, sa marraine. Pour cet effet, elle partit la même nuit dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton qui savait tous les chemins. Elle y arriva heureusement. La fée, qui aimait l'Infante, lui dit qu'elle savait tout ce qu'elle venait lui dire, mais qu'elle n'eût aucun souci, rien ne pouvant lui nuire si elle exécutait fidèlement ce qu'elle allait lui prescrire.

" Car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce serait une grande faute que d'épouser votre père, mais, sans le contredire, vous pouvez l'éviter : dites-lui que, pour remplir une fantaisie que vous avez, il faut qu'il vous donne une robe de la couleur du temps ; jamais, avec tout son amour et son pouvoir, il ne pourra y parvenir. "

La princesse remercia bien sa marraine ; et dès le lendemain matin, elle dit au roi son père ce que la fée lui avait conseillé, et protesta qu'on ne tirerait d'elle aucun aveu qu'elle n'eût une robe couleur du temps. Le roi, ravi de l'espérance qu'elle lui donnait, rassembla les plus fameux ouvriers, et leur commanda cette robe, sous la consigne que, s'ils ne pouvaient réussir, il les ferait tous pendre.

Il n'eut pas le chagrin d'en venir à cette extrémité, dès le second jour ils apportèrent la robe si désirée. L'empyrée n'est pas d'un plus beau bleu lorsqu'il est ceint de nuages d'or, que cette belle robe lorsqu'elle fut étalée. L'Infante en fut toute contrastée et ne savait comment se tirer d'embarras.

Le roi pressait la conclusion. Il fallut recourir encore à la marraine, qui, étonnée de ce que son secret n'avait pas réussi, lui dit d'essayer d'en demander une de la couleur de la lune. Le roi, qui ne pouvait lui rien refuser, envoya chercher les plus habiles ouvriers, et leur commanda si expressément une robe couleur de la lune, qu'entre ordonner et apporter il n'y eut pas vingt-quatre heures ...

L'Infante, plus charmée de cette superbe robe que des soins du roi son père, s'affligea immodérément lorsqu'elle fut avec ses femmes et sa nourrice. La Fée des Lilas, qui savait tout, vint au secours de l'affligée princesse, et lui dit :

" Ou je me trompe fort, ou je crois que, si vous demandez une robe couleur du soleil, ou nous viendrons à bout de déguster le roi votre père, car jamais on ne pourra parvenir à faire une pareille robe, ou nous gagnerons au moins du temps."

L'Infante en convint, demanda la robe et l'amoureux roi donna, sans regret, tous les diamants et les rubis de sa couronne pour aider à ce superbe ouvrage, avec l'ordre de ne rien épargner pour rendre cette robe égale au soleil. Aussi, dès qu'elle parut, tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux, tant ils furent éblouis. C'est de ce temps que datent les lunettes vertes et les verres noirs.

Que devient l'Infante à cette vue ? Jamais on n'avait rien vu de si beau et de si artistement ouvré. Elle était confondue ; et sous prétexte d'avoir mal aux yeux, elle se retira dans sa chambre où la fée l'attendait, plus honteuse qu'on ne peut dire. Ce fut bien pis : car, en voyant la robe du soleil, elle devint rouge. de colère.

" Oh ! Pour le coup, ma fille, dit-elle à l'Infante, nous allons mettre l'indigne amour de votre père à une terrible épreuve. Je le crois bien entêté de ce mariage qu'il croit si prochain, mais je pense qu'il sera un peu étourdi de la demande que je vous conseille de lui faire : C'est la peau de cet âne qu'il aime si passionnément, et qui fournit à toutes ses dépenses avec tant de profusion ; allez, et ne manquez pas de lui dire que vous désirez cette peau. "

L'Infante, ravie de trouver encore un moyen d'éluder un mariage qu'elle détestait, et qui pensait en même temps que son père ne pourrait jamais se résoudre à sacrifier son âne, vint le trouver et lui exposa son désir pour la peau de ce bel animal. Quoique le roi fût étonné de cette fantaisie, il ne balançâ pas à la satisfaire ; Le pauvre âne fut sacrifié, et la peau galamment apportée à l'Infante, qui, ne voyant plus aucun moyen d'éluder son malheur, s'allait désespéré lorsque sa marraine accourut.

" Que faites-vous, ma fille ? dit-elle, voyant la princesse déchirant ses cheveux et meurtrissant ses belles joues ; voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous de cette peau, sortez de ce palais, et allez tant que la terre pourra vous porter : lorsqu'on sacrifie tout à la vertu, les dieux savent en récompenser. Allez, j'aurai soin que votre toilette vous suive partout ; en quelque lieu que vous vous arrêtiez, votre cassette, où seront vos habits et vos bijoux, suivra vos pas sous terre ; et voici ma baguette que je vous donne : en frappant la terre, quand vous aurez besoin de cette cassette, elle paraîtra à vos yeux : mais hâtez-vous de partir, et ne tardez pas."

L'Infante embrassa mille fois sa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla de cette vilaine peau, après s'être barbouillée de suie de cheminée, et sortit de ce riche palais sans être reconnue de personne.

L'absence de l'Infante causa une grande rumeur. Le roi, au désespoir, qui avait fait préparer une fête magnifique, était inconsolable. Il fit partir plus de cent gendarmes et plus de mille mousquetaires pour aller à la recherche de sa fille ; mais la fée, qui la protégeait, la rendait invisible aux plus habiles recherches : ainsi il fallut s'en consoler.

Pendant ce temps, l'Infante cheminait. Elle alla bien loin, encore plus loin, et cherchait partout une place ; mais quoique par charité on lui donnât à manger, on la trouvait si crasseuse que personne n'en voulait. Cependant, elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle était une métairie, dont la fermière avait besoin d'un souillon pour laver les torchons, nettoyer les dindons et l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuse si malpropre, lui proposa d'entrer chez elle ; ce que l'Infante accepta de grand coeur, tant elle était lasse d'avoir tant marché. On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut, les premiers jours, en butte aux plaisanteries grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendait sale et dégoûtante. Enfin, on s'y accoutuma ; d'ailleurs elle était si soigneuse de remplir ses devoirs, que la fermière la prit sous sa protection. Elle conduisait les moutons, les faisait parquer au temps où il le fallait; elle menait les dindons paître avec une telle intelligence, qu'il semblait qu'elle n'eût jamais fait autre chose : aussi tout fructifiait sous ses belles mains.

Un jour qu'assise près d'une claire fontaine, où elle déplorait souvent sa triste condition, elle s'avisa de s'y mirer, l'effroyable peau d'âne, qui faisait sa coiffure et son habillement, l'épouvanta. Honteuse de cet ajustement, elle se décrassa le visage et les mains, qui devinrent plus blanches que l'ivoire, et son beau teint reprit sa fraîcheur naturelle. La joie de se trouver si belle lui donna envie de se baigner, ce qu'elle exécuta; mais il lui fallut remettre son indigne peau pour retourner à la métairie.

Heureusement, le lendemain était un jour de fête ; ainsi elle eut le loisir de tirer sa cassette, d'arranger sa toilette, de poudrer ses beaux cheveux, et de mettre sa belle robe couleur du temps. Sa chambre était si petite, que la queue de cette belle robe ne pouvait pas s'étendre. La belle princesse se mira et s'admira elle-même avec raison, si bien qu'elle résolut, pour se désennuyer, de mettre tour à tour ses belles robes, les fêtes et les dimanches ; ce qu'elle exécuta ponctuellement. Elle mêlait des fleurs et des diamants dans ses beaux cheveux, avec un art admirable et souvent elle soupirait de n'avoir pour témoins de sa beauté que ses moutons et ses dindons, qui l'aimaient autant avec son horrible peau d'âne, dont on lui avait donné le nom dans cette ferme.

Un jour de fête, que Peau d'Ane avait mis la robe couleur du soleil, le fils du roi, à qui cette ferme appartenait, vint y descendre pour se reposer, en revenant de la chasse. Ce prince était jeune, beau et admirablement bien fait, l'amour de son père et de la reine sa mère, adoré des peuples. On offrit à ce jeune prince une collation champêtre qu'il accepta : puis il se mit à parcourir les basses-cours et tous les recoins. En courant ainsi de lieu en lieu, il entra dans une sombre allée, au bord de laquelle il vit une porte fermée. La curiosité lui fit mettre l'oeil à la serrure ; mais que devint-il en apercevant la princesse si belle et si richement vêtue, qu'à son air noble et modeste, il la prit pour une divinité.

L'impétuosité du sentiment qu'il éprouva dans ce moment l'aurait porté à enfoncer la porte, sans le respect que lui inspira cette ravissante personne. Il sortit avec peine de cette allée sombre et obscure, mais ce fut pour s'informer qui était la personne qui demeurait dans cette petite chambre. On lui répondit que c'était une souillon, qu'on nommait Peau d'Ane à cause de la peau dont elle s'habillait, et qu'elle était si sale et si crasseuse, que personne ne la regardait ni lui parlait et qu'on ne l'avait prise que par pitié, pour garder les moutons et les dindons.

Le prince, peu satisfait de cet éclaircissement, vit bien que ces gens grossiers n'en savaient pas davantage, et qu'il était inutile de les questionner. Il revint au palais du roi son Père, plus amoureux qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux la belle image de cette divinité qu'il avait vue par le trou de la serrure. Il se repentit de n'avoir pas heurté à la porte et se promit bien de n'y pas manquer une autre fois.

Mais l'agitation de son sang, causée par l'ardeur de son amour, lui donna, dans la même nuit, une fièvre si terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrémité. La reine, sa mère, qui n'avait que lui d'enfant, se désespérait de ce que tous les remèdes étaient inutiles. Elle promettait en vain les plus grandes récompenses aux médecins ; ils y employèrent tout leur art, mais rien ne guérissait le prince. Enfin, ils devinèrent qu'un mortel chagrin causait tout ce ravage ; ils en avertirent la reine, qui, toute pleine de

tendresse pour son fils, vint le conjurer de dire la cause de son mal et que, quand il s'agirait de lui céder la couronne, le roi son père descendrait de son trône sans regret, pour l'y faire monter ; que s'il désirait quelque princesse, quand même on serait en guerre avec le roi son père, et qu'on eût de justes sujets pour s'en plaindre, on sacrifierait tout pour obtenir ce qu'il désirait ; mais qu'elle le conjurait de ne pas se laisser mourir, puisque de sa vie dépendait la leur.

La reine n'acheva pas ce touchant discours sans mouiller le visage du prince d'un torrent de larmes.

" Madame, lui dit enfin le prince avec une voix très faible, je ne suis pas assez dénaturé pour désirer la couronne de mon père ; plaise au ciel qu'il vive de longues années, et qu'il veuille bien que je sois longtemps le plus fidèle et le plus respectueux de ses sujets. Quant aux princesses que vous m'offrez, je n'ai point encore pensé à me marier et vous pensez bien que, soumis comme je le suis à vos volontés, je vous obéirai toujours, quoi qu'il m'en coûte.

- Ah, mon fils, reprit la reine, rien ne me coûtera pour te sauver la vie, mais, mon cher fils, sauve la mienne et celle du roi ton père en me déclarant ce que tu désires et sois bien assuré qu'il te sera accordé.

- Eh bien, madame, dit-il, puisqu'il faut vous déclarer ma pensée, je vais vous obéir ; je me ferais un crime de mettre en danger deux êtres qui me sont si chers. Oui, ma mère, je désire que Peau d'Ane me fasse un gâteau, et que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte. "

La reine, étonnée de ce nom bizarre, demanda qui était cette Peau d'Ane.

" C'est, Madame, reprit un de ses officiers qui par hasard avait vu cette fille, c'est la plus vilaine bête après le loup ; une peau noire, une crasseuse qui loge dans votre métairie et qui garde vos dindons.

- N'importe, dit la reine, mon fils, au retour de la chasse, a peut-être mangé de sa pâtisserie ; c'est une fantaisie de malade ; en un mot, je veux que Peau d'Ane (puisque Peau d'Ane, il y a) lui fasse promptement un gâteau. "

On courut à la métairie, et l'on fit venir Peau d'Ane, pour lui ordonner de faire de son mieux un gâteau pour le prince.

Quelques auteurs ont assuré que Peau d'Ane, au moment que ce prince avait mis l'oeil à la serrure, les siens l'avaient aperçu ; et puis que, regardant par sa petite fenêtre, elle avait vu ce prince si jeune, si beau et si bien fait, que l'idée lui en était restée, et que souvent ce souvenir lui avait coûté quelques soupirs. Quoi qu'il en soit, Peau d'Ane l'ayant vu, ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambre, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage et les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, et se mit à faire le gâteau tant désiré : elle prit de la plus pure farine, des oeufs et du beurre bien frais. En travaillant, soit de dessein ou autrement, une bague qu'elle avait au doigt tomba dans la pâte, s'y mêla ; et dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de son horrible peau, elle donna le gâteau à

l'officier, à qui elle demanda des nouvelles du prince ; mais cet homme, ne daignant pas lui répondre, courut chez le prince lui apporter ce gâteau.

Le prince le prit avidement des mains de cet homme, et le mangea avec une telle vivacité, que les médecins, qui étaient présents, ne manquèrent pas de dire que cette fureur n'était pas un bon signe : effectivement, le prince pensa s'étrangler par la bague qu'il trouva dans un morceau du gâteau ; mais il la tira adroitement de sa bouche et son ardeur à dévorer ce gâteau se ralentit, en examinant cette fine émeraude, montée sur un jonc d'or dont le cercle était si étroit, qu'il jugea ne pouvoir servir qu'au plus joli doigt du monde. Il baisa mille fois cette bague, la mit sous son chevet et l'en tirait à tout moment quand il croyait n'être vu de personne.

Le tourment qu'il se donna pour imaginer comment il pourrait voir celle à qui cette bague pouvait aller et n'osant croire, s'il demandait Peau d'Ane, qui avait fait ce gâteau qu'il avait demandé, qu'on lui accordât de la faire venir, n'osant non plus croire ce qu'il avait vu par le trou de la serrure, de crainte qu'on se moquât de lui et qu'on le prît pour un visionnaire, toutes ces idées le tourmentant à la fois, la fièvre le reprit fortement et les médecins ne sachant plus que faire, déclarèrent à la reine que le prince était malade d'amour.

La reine accourut chez son fils, avec le roi, qui se désolait :

" Mon fils, mon cher fils, s'écria le monarque affligé, nomme-nous celle que tu veux ; nous jurons que nous te la donnerons, fût-elle la plus vile des esclaves. "

La reine, en l'embrassant, lui confirma le serment du roi. Le prince, attendri par les larmes et les caresses des auteurs de ses jours, leur dit :

" Mon père et ma mère, je n'ai point dessein de faire une alliance qui vous déplaît et pour preuve de cette vérité, dit-il en tirant l'émeraude de dessous son chevet, c'est que j'épouserai la personne à qui cette bague ira, telle qu'elle soit ; et il n'y a pas apparence que celle qui aura ce joli doigt soit une rustaude ou une paysanne. "

Le roi et la reine prirent la bague, l'examinèrent curieusement et jugèrent, ainsi que le prince, que cette bague ne pouvait aller qu'à quelque fille de bonne maison. Alors, le roi, ayant embrassé son fils en le conjurant de guérir, sortit, fit sonner les tambours, les fifres et les trompettes par toute la ville et crier par ses hérauts que l'on n'avait qu'à venir au palais essayer une bague et que celle à qui elle irait juste, épouserait l'héritier du trône.

Les princesses d'abord arrivèrent, puis les duchesses, les marquises et les baronnes mais elles eurent beau toutes s'amenuiser les doigts, aucune ne put mettre la bague. Il en fallut venir aux grisettes, qui toutes jolies qu'elles étaient, avaient toutes les doigts trop gros. Le prince, qui se portait mieux, faisait lui-même l'essai. Enfin, on en vint aux filles de chambre ; elles ne réussirent pas mieux. Il n'y avait plus personne qui n'eût essayé cette bague sans succès, lorsque le prince demanda les cuisinières, les marmitonnes, les gardeuses de moutons : on amena tout cela ; mais leurs gros doigts rouges et courts ne purent seulement aller par-delà de l'ongle.

" A-t-on fait venir cette Peau d'Ane, qui m'a fait un gâteau ces jours derniers ? " dit le prince.

Chacun se prit à rire, et lui dit que non, tant elle était sale et crasseuse.

" Qu'on l'aille chercher sur l'heure, dit le roi ; il ne sera pas dit que j'aie excepté quelqu'un."

On courut, en riant et se moquant, chercher la dindonnière.

L'Infante, qui avait entendu les tambours et les cris des hérauts d'armes, s'était bien doutée que sa bague faisait ce tintamarre : elle aimait le prince et, comme le véritable amour est craintif et n'a point de vanité, elle était dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu que le sien. Elle eut donc une grande joie quand on vint la chercher et qu'on heurta à sa porte. Depuis qu'elle avait su qu'on cherchait un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avait portée à se coiffer plus soigneusement, et à mettre son beau corsage d'argent, avec le jupon plein de falbalas de dentelle d'argent, semés d'émeraudes.

Sitôt qu'elle entendit qu'on heurtait à la porte et qu'on l'appelait pour aller chez le prince, elle remit promptement sa peau d'Ane, ouvrit sa porte ; et ces gens, en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandait pour lui faire épouser son fils, puis avec de longs éclats de rire, ils la menèrent chez le prince, qui, lui-même, étonné de l'accoutrement de cette fille, n'osa croire que ce fût elle qu'il avait vue si pompeuse et si belle. Triste et confondu de s'être si lourdement trompé :

"Est-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obscure, dans la troisième basse-cour de la métairie ?

- Oui, seigneur, répondit-elle.

- Montrez-moi votre main. " dit-il en tremblant et poussant un profond soupir ...

Dame, qui fut bien surpris ? Ce furent le roi et la reine, ainsi que tous les chambellans et les grands de la cour, lorsque de dessous cette peau noire et crasseuse sortit une petite main délicate, blanche et couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine au plus joli petit doigt du monde et par un petit mouvement que l'Infante se donna, la peau tomba, et elle parut d'une beauté si ravissante, que le prince, tout faible qu'il était, se mit à ses genoux et les serra avec une ardeur qui la fit rougir ; mais, on ne s'en aperçut presque pas, parce que le roi et la reine vinrent l'embrasser de toute leur force et lui demander si elle voulait bien épouser leur fils.

La princesse, confuse, de tant de caresses et de l'amour que lui marquait ce beau jeune prince, allait cependant les en remercier, lorsque le plafond s'ouvrit et que la Fée des Lilas, descendant dans un char fait de branches et de fleurs de son nom, conta, avec une grâce infinie, l'histoire de l'Infante.

Le roi et la reine, charmés de voir que Peau d'Ane était une grande princesse, redoublèrent leurs caresses, mais le prince fut encore plus sensible à la vertu de la princesse et son amour s'accrut par cette connaissance. L'impatience du prince, pour

épouser la princesse, fut telle, qu'à peine donna-t-il le temps de faire les préparatifs convenables pour cet auguste mariage. Le roi et la reine, qui étaient affolés de leur belle-fille, lui faisaient mille caresses et la tenaient incessamment dans leurs bras ; elle avait déclaré qu'elle ne pouvait épouser le prince sans le consentement du roi son père : aussi fut-il le premier à qui on envoya une invitation, sans lui dire quelle était l'épousée ; la Fée des Lilas, qui présidait à tout, comme de raison, l'avait exigé, à cause des conséquences.

Il vint des rois de tous les pays ; les uns en chaise à porteurs, d'autres en cabriolet, de plus éloignés, montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles, mais le plus magnifique et le plus puissant fut le père de l'Infante, qui heureusement avait oublié son amour impossible et avait épousé une reine veuve, fort belle, dont il n'avait point eu d'enfant.

L'Infante courut au-devant de lui ; il la reconnut aussitôt, et l'embrassa avec une grande tendresse, avant qu'elle eût le temps de se jeter à ses genoux. Le roi et la reine lui présentèrent leur fils, qu'il combla d'amitiés. Les noces se firent avec toute la pompe imaginable. Les jeunes époux, peu sensibles à ces magnificences, ne virent et ne regardèrent qu'eux. Le roi, père du prince, fit couronner son fils ce même jour, et, lui baisant la main, le plaça sur son trône. Malgré la résistance de ce fils si bien né, il lui fallut obéir. Les fêtes de cet illustre mariage durèrent près de trois mois ; mais l'amour des deux époux durerait encore, tant ils s'aimaient, s'ils n'étaient pas morts cent ans après.

MORALITE

Le conte de Peau d'Ane est difficile à croire ;
Mais tant que dans le monde on aura des enfants,
Des mères et des mères-grand,
On en gardera la mémoire.

Peau d'Ane

Il est des gens de qui l'esprit guindé,
Sous un front jamais déridé,
Ne souffre, n'approuve et n'estime
Que le pompeux et le sublime.
Pour moi, j'ose poser en fait
Qu'en de certains moments l'esprit le plus parfait
Peut aimer sans rougir jusqu'aux marionnettes;
Et qu'il est des temps et des lieux
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables sornettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raison la mieux sensée,
Lasse souvent de trop veiller,
Par des contes d'ogre et de fée
Ingénieusement bercée,
Prenne plaisir à sommeiller?

Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loisir,
Je vais, pour contenter votre juste désir,
Vous conter tout au long l'histoire de Peau d'Ane.

Il était une fois un roi,
Le plus grand qui fût sur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à soi.
Ses voisins le craignaient, ses Etats étaient calmes,
Et l'on voyait de toutes parts
Fleurir, à l'ombre de ses palmes,
Et les vertus et les beaux arts.
Son aimable moitié, sa compagne fidèle,
Était si charmante et si belle,
Avait l'esprit si commode et si doux,
Qu'il était encore avec elle
Moins heureux roi qu'heureux époux.
De leur tendre et chaste hyménée
Plein de douceur et d'agrément,
Avec tant de vertus une fille était née
Qu'ils se consolaiement aisément
De n'avoir pas de plus ample lignée.

Dans son vaste et riche palais
Ce n'était que magnificence;
Partout y fourmillait une vive abondance
De courtisans et de valets;
Il avait dans son écurie
Grands et petits chevaux de toutes les façons,
Couverts de beaux caparaçons,
Roides d'or et de broderie;
Mais ce qui surprenait tout le monde en entrant,
C'est qu'au lieu le plus apparent,
Un maître âne étalait ses deux grandes oreilles.
Cette injustice vous surprend,
Mais lorsque vous saurez ses vertus nonpareilles,
Vous ne trouverez pas que l'honneur fût trop grand.

Tel et si net le forma la nature
Qu'il ne faisait jamais d'ordure,
Mais bien beaux écus au soleil
Et Louis de toute manière,
Qu'on allait recueillir sur la blonde litière
Tous les matins à son réveil.

Or le Ciel qui parfois se lasse
De rendre les hommes contents,
Qui toujours à ses biens mêle quelque disgrâce,
Ainsi que la pluie au beau temps,
Permit qu'une âpre maladie
Tout à coup de la reine attaquât les beaux jours.
Partout on cherche du secours,
Mais ni la faculté qui le grec étudie,
Ni les charlatans ayant cours,
Ne purent tous ensemble arrêter l'incendie
Que la fièvre allumait en s'augmentant toujours.
Arrivée à sa dernière heure,
Elle dit au roi son époux:
"Trouvez bon qu'avant que je meure
J'exige une chose de vous:
C'est que s'il vous prenait envie
De vous remarier quand je n'y serai plus...
-- Ha! dit le roi. Ces soins sont superflus,
Je n'y songerai de ma vie,
Soyez en repos là-dessus.
-- Je le crois bien. Reprit la reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément;
Mais pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre serment,
Adouci toutefois par ce tempérament
Que si vous rencontrez une femme plus belle.
Mieux faite et plus sage que moi,
Vous pourrez franchement lui donner votre foi

Et vous marier avec elle."
Sa confiance en ses attraits
Lui faisait regarder une telle promesse
Comme un serment, surpris avec adresse,
De ne se marier jamais.
Le prince jura donc, les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la reine voulut;
La reine entre ses bras mourut,
Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.
A l'ouïr sangloter et les nuits et les jours,
On jugea que son deuil ne lui durerait guère,
Et qu'il pleurerait ses défuntés amours
Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.

On ne se trompa point. Au bout de quelques mois
Il voulut procéder à faire un nouveau choix.
Mais ce n'était pas chose aisée,
Il fallait garder son serment,
Et que la nouvelle épousée
Eût plus d'attraits et d'agrément
Que celle qu'on venait de mettre au monument.

Ni la cour en beautés fertile,
Ni la campagne, ni la ville,
Ni les royaumes d'alentour
Dont on alla faire le tour,
N'en purent fournir une telle;
L'infante seule était plus belle
Et possédait certains tendres appâts
Que la défunte n'avait pas.
Le roi le remarqua lui-même
Et, brûlant d'un amour extrême,
Alla follement s'aviser
Que par cette raison il devait l'épouser.
Il trouva même un casuiste
Qui jugea que le cas se pouvait proposer.
Mais la jeune princesse triste
D'ouïr parler d'un tel amour,
Se lamentait et pleurait nuit et jour.
De mille chagrins l'âme pleine,
Elle alla trouver sa marraine,
Loin, dans une grotte à l'écart
De nacre et de corail richement étoffée.
C'était une admirable fée
Qui n'eut jamais de pareille en son art.
Il n'est pas besoin qu'on vous dise
Ce qu'était une fée en ces bienheureux temps:
Car je suis sûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.

"Je sais, dit-elle, en voyant la princesse,
Ce qui vous fait venir ici,
Je sais de votre coeur la profonde tristesse;
Mais avec moi n'ayez plus de souci:
Il n'est rien qui vous puisse nuire
Pourvu qu'à mes conseils vous vous laissiez conduire.
Votre père, il est vrai, voudrait vous épouser;
Ecouter sa folle demande
Serait une faute bien grande,
Mais sans le contredire on le peut refuser.

Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne
Pour rendre vos désirs contents,
Avant qu'à son amour votre coeur s'abandonne,
Une robe qui soit de la couleur du temps.
Malgré tout son pouvoir et toute sa richesse,
Quoique le Ciel en tout favorise ses vœux,
Il ne pourra jamais accomplir sa promesse."

Aussitôt la jeune princesse
L'alla dire en tremblant à son père amoureux
Qui, dans le moment, fit entendre
Aux tailleurs les plus importants
Que s'ils ne lui faisaient, sans trop le faire attendre,
Une robe qui fût de la couleur du temps,
Ils pouvaient s'assurer qu'il les ferait tous pendre.

Le second jour ne luisait pas encore
Qu'on apporta la robe désirée;
Le plus beau bleu de l'Empyrée
N'est pas, lorsqu'il est ceint de gros nuages d'or.
D'une couleur plus azurée.
De joie et de douleur l'infante pénétrée
Ne sait que dire, ni comment
Se dérober à son engagement.
"Princesse, demandez-en une,
Lui dit sa marraine tout bas,
Qui, plus brillante et moins commune,
Soit de la couleur de la lune.
Il ne vous la donnera pas."
A peine la princesse en eut fait la demande,
Que le roi dit à son brodeur:
"Que l'astre de la nuit n'ait pas plus de splendeur,
Et que dans quatre jours sans faute on me la rende."

Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le roi s'en était expliqué.
Dans les cieux où la nuit a déployé ses voiles,
La lune est moins pompeuse en sa robe d'argent,
Lors même qu'au milieu de son cours diligent

Sa plus vive clarté fait pâlir les étoiles.

La princesse, admirant ce merveilleux habit,
Était à consentir presque délibérée;
Mais, par sa marraine inspirée,
Au prince amoureux elle dit:
"Je ne saurais être contente
Que je n'aie une robe encore plus brillante
Et de la couleur du soleil."
Le prince qui l'aimait d'un amour sans pareil,
Fit venir aussitôt un riche lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un superbe tissu d'or et de diamants,
Disant que s'il manquait à le bien satisfaire,
Il le ferait mourir au milieu des tourments.

Le prince fut exempt de s'en donner la peine,
Car l'ouvrier industriel,
Avant la fin de la semaine,
Fit apporter l'ouvrage précieux,
Si beau, si vif, si radieux,
Que le blond amant de Clymène,
Lorsque sur la voûte des cieux
Dans son char d'or il se promène,
D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.

L'infante que ces dons achèvent de confondre,
A son père, à son roi ne sait plus que répondre.
Sa marraine aussitôt la prenant par la main:
"Il ne faut pas, lui dit-elle à l'oreille,
Demeurer en si beau chemin.
Est-ce une si grande merveille
Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous savez,
Qui d'écus d'or sans cesse emplît sa bourse?
Demandez-lui la peau de ce rare animal.
Comme il est toute sa ressource,
Vous ne l'obtiendrez pas, ou je raisonne mal."

Cette fée était bien savante,
Et cependant elle ignorait encore
Que l'amour violent pourvu qu'on le contente,
Compte pour rien l'argent et l'or;
La peau fut galamment aussitôt accordée
Que l'infante l'eut demandée.

Cette peau quand on l'apporta
Terriblement l'épouvanta
Et la fit de son sort amèrement se plaindre.
Sa marraine survint et lui représenta

Que quand on fait le bien on ne doit jamais craindre;
Qu'il faut laisser penser au roi
Qu'elle est tout à fait disposée
A subir avec lui la conjugale loi,
Mais qu'au même moment, seule et bien déguisée,
Il faut qu'elle s'en aille en quelque Etat lointain
Pour éviter un mal si proche et si certain.

"Voici, poursuivit-elle, une grande cassette
Où nous mettrons tous vos habits,
Votre miroir, votre toilette,
Vos diamants et vos rubis.
Je vous donne encore ma baguette;
En la tenant en votre main,
La cassette suivra votre même chemin,
Toujours sous la terre cachée;
Et lorsque vous voudrez l'ouvrir,
A peine mon bâton la terre aura touchée,
Qu'aussitôt à vos yeux elle viendra s'offrir.

Pour vous rendre méconnaissable,
La dépouille de l'âne est un masque admirable.
Cachez-vous bien dans cette peau,
On ne croira jamais, tant elle est effroyable,
Qu'elle renferme rien de beau.

La princesse ainsi travestie
De chez la sage fée à peine fut sortie,
Pendant la fraîcheur du matin,
Que le prince qui pour la fête
De son heureux hymen s'apprête,
Apprend tout effrayé son funeste destin.
Il n'est point de maison, de chemin, d'avenue
Qu'on ne parcoure promptement;
Mais on s'agite vainement,
On ne peut deviner ce qu'elle est devenue.

Partout se répandit un triste et noir chagrin;
Plus de noces, plus de festin,
Plus de tarte, plus de dragées;
Les dames de la cour, toutes découragées,
N'en dînèrent point la plupart;
Mais du curé sur tout la tristesse fut grande,
Car il en déjeuna fort tard,
Et qui pis est n'eut point d'offrande.

L'infante cependant poursuivait son chemin,
Le visage couvert d'une vilaine crasse;
A tous passants elle tendait la main,
Et tâchait pour servir de trouver une place;

Mais les moins délicats et les plus malheureux
La voyant si maussade et si pleine d'ordure,
Ne voulaient écouter ni retirer chez eux
Une si sale créature.
Elle alla donc bien loin, bien loin, encore plus loin.
Enfin elle arriva dans une métairie
Où la fermière avait besoin
D'une souillon, dont l'industrie
Allât jusqu'à savoir bien laver des torchons
Et nettoyer l'auge aux cochons.

On la mit dans un coin au fond de la cuisine
Où les valets, insolente vermine,
Ne faisaient que la tirer,
La contredire et la railler;
Ils ne savaient quelle pièce lui faire,
La harcelant à tout propos;
Elle était la butte ordinaire
De tous leurs quolibets et de tous leurs bons mots.

Elle avait le dimanche un peu plus de repos
Car, ayant du matin fait sa petite affaire,
Elle entra dans sa chambre et tenant son huis clos,
Elle se dégrasait, puis ouvrait sa cassette,
Mettait proprement sa toilette,
Rangeait dessus ses petits pots.
Devant son grand miroir, contente et satisfaite,
De la lune tantôt la robe elle mettait,
Tantôt celle où le feu du soleil éclatait,
Tantôt la belle robe bleue
Que tout l'azur des cieux ne saurait égaler,
Avec ce chagrin seul que leur traînante queue
Sur le plancher trop court ne pouvait s'étaler.
Elle aimait à se voir jeune, vermeille et blanche
Et plus brave cent fois que nulle autre n'était;
Ce doux plaisir la sustentait
Et la menait jusqu'à l'autre dimanche.

J'oubliais de dire en passant
Qu'en cette grande métairie
D'un roi magnifique et puissant
Se faisait la ménagerie,
Que là, poules de barbarie,
Râles, pintades, cormorans,
Oisons musqués, canes petières
Et mille autres oiseaux de bizarres manières,
Entre eux presque tous différents,
Remplissaient à l'envie dix cours toutes entières.

Le fils du roi dans ce charmant séjour

Venait souvent au retour de la chasse
Se reposer, boire à la glace
Avec les seigneurs de sa cour.
Tel ne fut point le beau céphale :
Son air était royal, sa mine martiale
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons.
Peau d'Ane de fort loin le vit avec tendresse,
Et reconnut par cette hardiesse
Que sous sa crasse et ses haillons
Elle gardait encore le coeur d'une princesse.
"Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé,
Qu'il est aimable, disait-elle,
Et que bienheureuse est la belle
A qui son coeur est engagé!
D'une robe de rien s'il m'avait honorée,
Je m'en trouverais plus parée
Que de toutes celles que j'ai."

Un jour le jeune prince errant à l'aventure
De basse-cour en basse-cour,
Passa dans une allée obscure
Où de Peau d'Ane était l'humble séjour.
Par hasard il mit l'oeil au trou de la serrure:
Comme il était fête ce jour,
Elle avait pris une riche parure
Et ses superbes vêtements
Qui, tissus de fin or et de gros diamants,
Egalaient du soleil la clarté la plus pure.
Le prince au gré de son désir
La contemple et ne peut qu'à peine,
En la voyant, reprendre haleine,
Tant il est comblé de plaisir.
Quels que soient les habits, la beauté du visage,
Son beau tour, sa vive blancheur,
Ses traits fins, sa jeune fraîcheur
Le touchent cent fois davantage;
Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une sage et modeste pudeur,
Des beautés de son âme assuré témoignage,
S'emparèrent de tout son coeur.

Trois fois, dans la chaleur du feu qui le transporte,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais croyant voir une divinité,
Trois fois par le respect son bras fut arrêté.

Dans le palais, pensif il se retire,
Et la nuit et le jour il soupire;
Il ne veut plus aller au bal
Quoiqu'on soit dans le carnaval.

Il hait la chasse, il hait la comédie,
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au coeur;
Et le fond de sa maladie
Est une triste et mortelle langueur.

Il s'enquit quelle était cette nymphe admirable
Qui demeurait dans une basse-cour
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goutte en plein jour.
"C'est, lui dit-on, Peau d'Ane, en rien nymphe ni belle
Et que Peau d'Ane l'on appelle,
A cause de la peau qu'elle met sur son cou;
De l'amour c'est le vrai remède,
La bête en un mot la plus laide,
Qu'on puisse voir après le loup."
On a beau dire, il ne saurait le croire;
Les traits que l'amour a tracés,
Toujours présents à sa mémoire,
N'en seront jamais effacés.

Cependant la reine sa mère,
Qui n'a que lui d'enfant, pleure et se désespère;
De déclarer son mal elle le presse en vain,
Il gémit, il pleure, il soupire,
Il ne dit rien, si ce n'est qu'il désire
Que Peau d'Ane lui fasse un gâteau de sa main;
Et la mère ne sait ce que son fils veut dire.
"O ciel! Madame, lui dit-on,
Cette Peau d'Ane est une noire taupe
Plus vilaine encore et plus gaupe
Que le plus sale marmiton.
-- N'importe, dit la reine, il faut le satisfaire,
Et c'est à cela seul que nous devons songer."
Il aurait eu de l'or, tant l'aimait cette mère,
S'il en avait voulu manger.

Peau d'Ane donc prend sa farine
Qu'elle avait fait bluter exprès
Pour rendre sa pâte plus fine,
Son sel, son beurre et ses oeufs frais;
Et pour bien faire sa galette,
S'enferme seule en sa chambrette.
D'abord elle se décrassa
Les mains, les bras et le visage,
Et prit un corps d'argent que vite elle laça
Pour dignement faire l'ouvrage
Qu'aussitôt elle commença.

On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte,
De son doigt par hasard il tomba dans la pâte

Un de ses anneaux de grand prix;
Mais ceux qu'on tient savoir le fin de cette histoire
Assurent que par elle exprès il y fut mis;
Et pour moi franchement, je l'oserais bien croire,
Fort sûr que, quand le prince à sa porte aborda
Et par le trou la regarda,
Elle s'en était aperçue.
Sur ce point la femme est si drue,
Et son oeil va si promptement,
Qu'on ne peut la voir un moment
Qu'elle ne sache qu'on l'a vue.
Je suis bien sûr encore, et j'en ferais serment,
Qu'elle ne douta point que de son jeune amant
La bague ne fût bien reçue.

On ne pétrit jamais un si friand morceau,
Et le prince trouva la galette si bonne
Qu'il ne s'en fallut rien que d'une faim gloutonne
Il n'avalât aussi l'anneau.
Quand il en vit l'émeraude admirable,
Et du jonc d'or le cercle étroit
Qui marquait la forme du doigt,
Son coeur en fut touché d'une joie incroyable;
Sous son chevet il le mit à l'instant,
Et son mal toujours augmentant,
Les médecins sages d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,
Jugèrent tous, par leur grande science,
Qu'il était malade d'amour.

Comme l'hymen, quelque mal qu'on ne dise,
Est un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier;
Il s'en fit quelque temps prier,
Puis dit: "Je le veux bien, pourvu que l'on me donne
En mariage la personne
Pour qui cet anneau sera bon."
A cette bizarre demande,
De la reine et du roi la surprise fut grande;
Mais il était si mal qu'on n'osa dire non.

Voilà donc qu'on se met en quête
De celle que l'anneau, sans nul égard du sang,
Doit placer dans un si haut rang;
Il n'en est point qui ne s'apprête
A venir présenter son doigt,
Ni qui veuille céder son droit.
Le bruit ayant couru que pour prétendre au prince,
Il faut avoir le doigt bien mince,
Tout charlatan, pour être bienvenu,

Dit qu'il a le secret de le rendre menu.
L'une, en suivant son bizarre caprice,
Comme une rave le ratisse;
L'autre en coupe un petit morceau;
Une autre en le pressant croit qu'elle le rapetisse;
Et l'autre, avec de certaine eau,
Pour le rendre moins gros en fait tomber la peau;
Il n'est enfin point de manoeuvre
Qu'une dame ne mette en oeuvre,
Pour faire que son doigt cadre bien à l'anneau.

L'essai fut commencé par les jeunes princesses,
Les marquises et les duchesses;
Mais leurs doigts, quoique délicats,
Étaient trop gros et n'entraient pas.
Les comtesses, et les baronnes,
Et toutes les nobles personnes,
Comme elles tour à tour présentèrent leur main
Et la présentèrent en vain.

Ensuite vinrent les grisettes,
Dont les jolis et menus doigts,
Car il en est de très bien faites,
Semblèrent à l'anneau s'ajuster quelquefois.
Mais la bague, toujours trop petite ou trop ronde,
D'un dédain presque égal rebutait tout le monde.

Il fallut en venir enfin
Aux servantes, aux cuisinières,
Aux tortillons, aux dindonnières,
En un mot à tout le fretin,
Dont les rouges et noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Espéraient un heureux destin.
Il s'y présenta mainte fille
Dont le doigt, gros et ramassé,
Dans la bague du prince eût aussi peu passé
Qu'un câble au travers d'une aiguille.

On crut enfin que c'était fait,
Car il ne restait en effet
Que la pauvre Peau d'Ane au fond de la cuisine.
Mais comment croire, disait-on,
Qu'à régner le Ciel la destine?
Le prince dit: "Et pourquoi non?
Qu'on la fasse venir." Chacun se prit à rire,
Criant tout haut: "Que veut-on dire.
De faire entrer ici cette sale guenon?"
Mais lorsqu'elle tira de dessous sa peau noire
Une petite main qui semblait de l'ivoire

Qu'un peu de pourpre a coloré,
Et que de la bague fatale,
D'une justesse sans égale.
Son petit doigt fut entouré,
La cour fut dans une surprise
Qui ne peut pas être comprise.

On la menait au roi dans ce transport subit;
Mais elle demanda qu'avant que de paraître
Devant son seigneur et son maître,
On lui donnât le temps de prendre un autre habit.
De cet habit, pour la vérité dire,
De tous côtés on s'apprêtait à rire;
Mais lorsqu'elle arriva dans les appartements,
Et qu'elle eut traversé les salles
Avec ses pompeux vêtements
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales;
Que ses aimables cheveux blonds
Mêlés de diamants, dont la vive lumière
En faisait autant de rayons,
Que ses yeux bleus, grands, doux et longs,
Qui pleins d'une majesté fière
Ne regardent jamais sans plaire et sans blesser,
Et que sa taille enfin si menue et si fine
Qu'avec que ses deux mains on eût pu l'embrasser,
Montrèrent leurs appâts et leur grâce divine:
Des dames de la cour, et de leurs ornements
Tombèrent tous les doux agréments.

Dans la joie et le bruit de toute l'assemblée,
Le bon roi ne se sentait pas
De voir sa bru posséder tant d'appâts;
La reine en était affolée,
Et le prince son cher amant,
De cent plaisirs l'âme comblée,
Succombait sous le poids de son ravissement.

Pour l'hymen aussitôt chacun prit ses mesures.
Le monarque en pria tous les rois d'alentour,
Qui, tous brillants de diverses parures,
Quittèrent leurs Etats pour être à ce grand jour.
On en vit arriver des climats de l'aurore,
Montés sur de grands éléphants;
Il en vint du rivage more,
Qui, plus noirs et plus laids encore,
Faisaient peur aux petits enfants;
Enfin de tous les coins du monde,
Il en débarque et la cour en abonde.

Mais nul prince, nul potentat,
N'y parut avec tant d'éclat
Que le père de l'épousée,
Qui d'elle autrefois amoureux
Avait avec le temps purifié les feux
Dont son âme était embrasée.
Il en avait banni tout désir criminel,
Et de cette odieuse flamme
Le peu qui restait dans son âme
N'en rendait que plus vif son amour paternel.

Dès qu'il la vit : "Que béni soit le Ciel
Qui veut bien que je te revoie,
Ma chère enfant", dit-il et, tout pleurant de joie,
Courut tendrement l'embrasser;
Chacun à son bonheur voulut s'intéresser,
Et le futur époux était ravi d'apprendre
Que d'un roi si puissant il devenait le gendre.

Dans ce moment la marraine arriva
Qui raconta toute l'histoire,
Et par son récit acheva
De combler Peau d'Ane de gloire.

Il n'est pas malaisé de voir
Que le but de ce conte est qu'un enfant apprenne
Qu'il vaut mieux s'exposer à la plus rude peine
Que de manquer à son devoir;
Que la vertu peut être infortunée,
Mais qu'elle est toujours couronnée;

Que contre un fol amour et ses fougueux transports
La raison la plus forte est une faible digue,
Et qu'il n'est point de si riches trésors
Dont un amant ne soit prodigue ;

Que de l'eau claire et du pain bis
Suffisent pour la nourriture
De toute jeune créature.
Pourvu qu'elle ait de beaux habits ;
Que sous le ciel il n'est point de femelle
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui souvent ne s'imagine encore
Que si des trois beautés la fameuse querelle
S'était démêlée avec elle, elle aurait eu la pomme d'or.

Le conte de Peau d'Ane est difficile à croire;
Mais tant que dans le monde on aura des enfants
Des mères et des mères-grand,
On en gardera la mémoire.

II/ Biographie de Charles Perrault [retour](#)

Charles Perrault est né le 12 janvier 1628 à Paris. D'origine tourangelle, établie à Paris, la famille Perrault appartient à la haute bourgeoisie de robe. Charles Perrault suit un cursus scolaire brillant : études littéraires au collège de Beauvais à Paris, licence en droit et inscription au barreau en 1651. Il abandonne bientôt ses charges au barreau, pour s'initier aux affaires, aux côtés de son frère Pierre, receveur général des Finances. Grand commis, protégé par Colbert à partir de 1663, il devient rapidement son homme de confiance. Il commence à publier des oeuvres galantes ou parodiques avant de prendre parti pour les Modernes contre les Anciens, à l'Académie française dont il devient membre en 1671. La mort de Colbert marque sa fin politique. Écarté du pouvoir par Loubois, veuf à partir de 1678, il se retire, se consacrant à l'éducation de ses enfants. Son poème polémique *Le Siècle de Louis le Grand* (1687), puis ses *Parallèles des Anciens et des Modernes* (1688 à 1692), vivement contestés par Boileau, présentent et codifient ses arguments : critiquant le principe d'autorité et affirmant que le progrès est possible en art comme en sciences, il souligne la supériorité du "siècle de Louis" sur le siècle d'Auguste. Ses Histoires ou Contes du temps passé (appelés aussi Contes de ma mère l'Oye, 1697) assurèrent sa célébrité et inaugurèrent le genre littéraire des contes de fées. Charles Perrault meurt à Paris le 16 mai 1703.

III/ Pistes pédagogiques

1/Utiliser l'image ([revenir](#))

1. présentation du film, interviews, rôles...
2. exploitation pédagogique [aller à](#)

1/ présentation du film, interviews, rôles...

Fiche technique

France - 1970 - 1h30

Réalisateur :

Jacques Demy

Scénario :

Jacques Demy

D'après Charles Perrault

Musique :

Michel Legrand

Interprètes :

Catherine Deneuve

(Peau d'Ane)

Jean Marais

(Le roi bleu)

Jacques Perrin

(le prince charmant)

Delphine Seyrig

(La fée des Lilas)

Micheline Presle

(la Reine rouge)

Fernand Ledoux

(Le Roi rouge)

Sacha Pitoëff

(Le premier ministre)

Henri Crémieux

(Le médecin)

Pierre Repp

(Thibaud)

Jean Serials

(Le récitant)

Résumé

Pour ne pas se marier avec son père, et sur les conseils de sa marraine, la fée des Lilas, la princesse s'enfuit dans la forêt, où elle vit comme une souillon sous la dépouille d'un âne. Le prince charmant l'aperçoit dans toute sa splendeur et tombe éperdument amoureux d'elle. Grâce à un anneau d'or glissé dans une galette par Peau d'Ane, il retrouve et épouse la princesse.

Critique

"Aux parents qui se croient réduits aux Walt Disney ou aux films d'animaux, il serait utile de signaler les beaux films qu'on peut montrer à des cinq, six ans. **Peau d'Ane** est de ceux-là. (...)Un film précieux, mais pas mièvre : sans vulgarité, sans condescendance et recevant l'accueil qu'il mérite, attentif et un peu grave.

Andrée Tournès

Jeune Cinéma n° 53, mars 71

De savantes études ont montré que l'univers des contes de Perrault n'étant pas fait pour les enfants qui les lisent, pourtant, depuis de générations. S'il est vrai que, dans **Peau d'Ane**, l'amour du père pour sa fille a quelque chose d'incestueux, la beauté du spectacle organisé par Jacques Demy ne rend pas cette situation scabreuse. On peut admettre que dans la féerie, les sentiments comme les situations s'écartent du monde normal. **Peau d'Ane** de Jacques Demy se réclame d'un merveilleux cher à Cocteau (**La Belle et la Bête**) et au Walt Disney de **Blanche-Neige et les sept nains**. L'invention décorative est d'une admirable bizarrerie mais elle m'a toujours paru étouffer un peu la sensibilité de l'auteur des **Parapluies de Cherbourg** et des **Demoiselles de Rochefort**. Les personnages n'y sont que des marionnettes vivantes dans le jeu de l'amour et du bonheur. Mais enfin, Catherine Deneuve et Jacques Perrin, son prince charmant, ont bien de la poésie et, à force de revoir ce film que je n'aimais pas du tout à sa sortie, je lui trouve un sens de la magie visuelle propre à un réalisateur que le cinéma français a injustement délaissé, après ses premiers succès. Les enfants d'aujourd'hui ne croient sans doute plus aux fées. On aimerait pourtant qu'ils soient sensibles à l'enchantement esthétique de ces images de rêve où les couleurs sont utilisées avec une grande originalité.

Jacques Siclier

Télérama

La chanson du film

"Amour Amour"
L'amour se porte autour du cou
Le coeur est fou
Quatre bras serrés qui s'enchaînent
L'âme sereine
Comme un foulard de blanche laine
L'amour s'enroule et puis se noue
Amour Amour m'a rendu fou
L'amour fait souvent grand tapage
Au plus bel âge
Il crie il déchire et il ment
Pauvres serments
Il fait souffrir tous les amants
Qui n'ont pas su tourner la page
Amour Amour n'est pas bien sage
Quand il a vécu trop longtemps
Le coeur content
L'amour à la moindre anicroche
S'effiloche
Au clou du souvenir s'accroche
L'amour se meurt avec le temps
Amour Amour je t'aime tant

"Lorsque j'étais gosse, j'ai mis le conte en marionnettes, et depuis le jour où j'ai touché ma première caméra j'ai rêvé que ce serait mon premier film. Hélas ! Pour un premier film, les producteurs n'offrent... qu'une centaine de millions. Ce n'est pas suffisant pour tourner **Peau d'Ane**. Costumes et décors coûtent très cher. Finalement, une productrice, Mag Bodard, m'a accueilli après une série d'échecs commerciaux :

- **Peau d'Ane**, c'est le merveilleux ?

- *Ce n'est pas dans ce sens que j'ai traité le conte de Perrault et je crois avoir été fidèle à l'esprit, sinon à la lettre. Le texte est d'ailleurs très court et j'ai dû construire et prolonger les personnages pour qu'ils soient vrais, vivants, crédibles. Les enfants en fin de... conte n'aiment pas le merveilleux, les enfants sont réalistes. Ils préfèrent la vérité au fantastique."*

Propos de Jacques Demy recueillis par Patrick Séry (*Le Monde* 17/12/70)

Le réalisateur

Jacques Demy est né à Pontchâteau (Loire Atlantique) en 1931. Un poète et, comme tous les poètes, contraint à l'exil. Etudes d'art à Nantes puis assistanat auprès de Grimault et de Rouquier. D'excellents courts métrages. Débuts dans le long métrage avec **Lola** dont le titre est un hommage à Ophuls et à sa **Lola Montès**. Essai pour acclimater la comédie musicale en France : **Les parapluies de Cherbourg** où toutes les paroles du dialogue sont chantées sur une musique de Michel Legrand (avouons que c'est parfois irritant ou ridicule), puis **Les demoiselles de Rochefort** qui doivent beaucoup à l'entrain de Gene Kelly. Exil aux Etats- Unis (le décevant **Model Shop**), en Angleterre (le brillant **The Pied Piper of Hamelin**), au Japon (**Lady O**) et seulement trois films en France : **Peau d'âne** (charmant), **L'événement le plus important** (raté) et **Une chambre en ville** (catastrophique et, malgré le soutien d'une partie de la critique retentissant échec commercial). Nouveau désastre dû à Yves Montand avec **Trois places pour le 26**. Demy a eu néanmoins des admirateurs enthousiastes qui voient en lui l'un de nos meilleurs cinéastes.
Mort en 1990.

Jean Tulard, *Dictionnaire des réalisateurs*

Filmographie

Courts métrages :

Le sabotier du Val de Loire 1956

Le bel indifférent 1957

Musée Grévin 1958

La mère et l'enfant 1959

Longs métrages :

Lola 1961

Les sept péchés capitaux 1962

La baie des anges 1963

Les parapluies de Cherbourg 1964

Les demoiselles de Rochefort 1967

Model Shop 1968

Peau d'Ane 1971

The pied Piper of Hamelin 1972

(Le joueur de flûte)

L'événement le plus important depuis que

L'homme a marché sur la lune 1973

Lady O 1979

Une chambre en ville 1982

Parking 1985

Trois places pour le 26 1988



Un roi, devenu veuf, pour respecter le serment qu'il avait fait à son épouse, ne peut se remarier qu'avec une femme plus belle que celle-ci. Or, la seule personne qui répond à cette exigence est sa propre fille et il décide de l'épouser. Effrayée, la jeune Princesse demande assistance à sa marraine la Fée. Suivant ses conseils, la Princesse exige de son père trois robes impossibles à faire, mais il les fait réaliser. Elle lui demande, ensuite, la peau de son âne précieux qui défèque de l'or. Il y consent. La Princesse, déguisée en souillon et couverte de la peau de l'âne, se sauve alors dans une ferme. Un Prince passant par là, tombe amoureux d'elle. Il la reconnaîtra grâce à une bague que Peau d'Âne lui fait parvenir dans un gâteau, et que, seule de toutes les prétendantes à la cour, elle peut enfiler à son doigt.

Générique

Titre original : Peau d'Âne

Réalisation : Jacques Demy d'après le conte de Charles Perrault

Musique écrite et dirigée par : Michel Legrand

Prises de vues : Ghislain Cloquet, assisté de Manuel Machuel et Yves Agostini

Son : André Hervée

Montage : Anne-Marie Cotret

Scripte : Annie Maurel

Maquettes des décors : Jim Leon, **réalisées par** : Jacques Dugied

Costumes : Pace Tirelli et Gitt Martini

Coiffures : Carita et Alexandre

Coproduction : Parc Film, Marianne Productions

Distribution : Ciné-Tamaris

Durée : 1h29

Interprétation

La Reine, la mère et Peau d'Âne / Catherine Deneuve (deux rôles)

Le Roi, son père / Jean Marais

La Fée, sa marraine / Delphine Seyrig

Le Prince / Jacques Perrin

La Reine / Micheline Presle

Le Roi / Fernand Ledoux

Le Médecin / Henri Crémieux

Le Premier Ministre / Sacha Pitoeff

Thibaud / Pierre Repp

Le Récitant / Jean Servais

Rôles

La Fée

Le nom Fée vient du mot latin *fata* qui se disait originellement pour Parque (*fatum* signifiant destin). Ce personnage, beaucoup plus ténu chez Perrault, a ici un rôle essentiel qui est de gérer les relations entre les personnages. Par rapport à la question de l'inceste : dans le film, au départ, le roi ne voit de sa fille que sa beauté, seule la Fée pose l'interdit, mais visiblement pour régler une histoire qu'elle a eue avec le Roi. Véritable mère spirituelle de Peau d'Âne, la Fée voyage dans le temps : entre l'univers du merveilleux et un univers plus réaliste (elle parle des "piles", elle débarque en hélicoptère). C'est une héroïne moderne. Demy a pris le parti de montrer une femme maîtresse de son destin et le personnage est interprété par Delphine Seyrig, féministe très reconnue dans les années 70.

Peau d'Âne

Le parcours de la jeune Princesse est intéressant : pour passer d'un château à autre, de celui de son père à celui de son époux, elle doit vivre une étape intermédiaire dans une cabane, vêtue dans le plus simple et le plus sale des apparats. Cette peau animale, de couleur grise, est en effet le reflet du dénigrement de soi dans lequel plonge Peau d'Âne. Bouleversée par la proposition incestueuse de son père, à laquelle elle ne veut pas se soumettre, elle perd l'estime

d'elle-même et s'enfuit de chez elle. C'est au bout d'un pénible parcours initiatique, semé de rencontres, de conseils et de situations humiliantes que la jeune femme retrouvera confiance en elle en épousant le Prince.

Le Prince

Véritable double de Peau d'Âne, il traverse comme elle une période de dénigrement et de dégoût de la vie, même la maladie l'assaille. En quête de l'Amour absolu, le Prince nous fait penser au Maxence des **Demoiselles de Rochefort**, à la recherche de " l'Idéale féminin ", personnage masculin curieusement interprété par le même comédien Jacques Perrin.

Le Roi

Interprété par Jean Marais, sa présence dans le film est un véritable clin d'œil à Jean Cocteau et à son film **La Belle et la Bête** dans lequel Jean Marais jouait le rôle principal en 1946.

Mise en scène

Réalisme et merveilleux

Je vois dans le geste de Demy truqueur, un plaisir qui me semble aussi proche que possible de celui de Perrault conteur, comme si au plaisir que chaque cinéaste (ou peu s'en faut) éprouve à raconter une histoire s'ajoutait un autre plaisir, très enfantin celui-là, celui de transformer à la main, ou presque, et accompagné du moins de personnes possibles, l'univers dans lequel on a installé son film. Si l'invention de deux palais, l'un tout en rouge (statues vivantes et chevaux compris), l'autre tout en bleu nous amène déjà du côté du merveilleux, les trucages nous y plongent. Mais je ne vois pas de plus bel exemple de cette fusion du réalisme et du merveilleux que dans la séquence chantée – mais ce n'est pas du chant en tant que tel qui ajoute au merveilleux, pour peu qu'on ait vu une ou deux comédies musicales – où Peau d'Âne, couverte de sa peau dialogue avec Peau d'Âne vêtue d'une superbe robe, en un champ contrechamp de type inédit (généralement au cinéma, on ne dialogue pas avec soi-même) sur une tâche (le suivi de la recette de cuisine) on ne peut plus concrète et réaliste.

Extrait du Point de vue du Cahier de notes sur...*Peau d'Âne* écrit par Alain Philippon, édité par *Les enfants de cinéma*

De savantes études ont montré que l'univers des contes de Perrault n'était pas fait pour les enfants qui les lisent, pourtant, depuis des générations. S'il est vrai que dans **Peau d'Âne**, l'amour du père a quelque chose d'incestueux, la beauté du spectacle organisée par Jacques Demy ne rend pas cette situation scabreuse. On peut admettre que dans la féerie, les sentiments comme les situations s'écartent du monde normal. **Peau d'Âne** de Jacques Demy se réclame d'un merveilleux cher à Cocteau (**La Belle et la Bête**) et au Walt Disney de **Blanche neige et les sept nains**. L'invention décorative est d'une admirable bizarrerie mais elle m'a toujours paru étouffer un peu la sensibilité de l'auteur des **Parapluies de Cherbourg** et des **Demoiselles de Rochefort**. Les personnages n'y sont que des marionnettes vivantes dans le jeu de l'amour et du bonheur. Mais enfin, Catherine Deneuve et Jacques Perrin, son prince charmant, ont bien de la poésie et, à force de revoir ce film que je n'aimais pas du tout à sa sortie, je lui trouve un sens de la magie visuelle propre à un réalisateur que le cinéma a injustement délaissé, après ses premiers succès. Les enfants d'aujourd'hui ne croient sans doute plus aux fées. On aimerait pourtant qu'ils soient sensibles à l'enchantement esthétique de ces images de rêve où les couleurs sont utilisées avec une grande originalité.

Jacques Siclier, *Télérama*

Comme les autres filles, j'aimais les histoires de fées et de sorcières, de rois et de princesses, de perles et de crapauds. (...) Lorsque j'ai lu le scénario de **Peau d'Âne**, j'ai retrouvé les émotions de ma lecture d'enfance, la même simplicité, le même humour et, pourquoi ne pas le dire, une certaine cruauté qui sourd généralement sous la neige tranquille des contes les plus féeriques.

Catherine Deneuve, *dossier de presse de 1970*

Le merveilleux se mêle à l'humain, le présent au futur, et sous ce désir si obstiné de Demy de perfection et d'idéal, on ne peut que supposer le pire.

S. Bonnet, *Les Inrockuptibles*, 1996

• Du conte au film

Conte d'origine orientale, *Peau d'Âne* était déjà connu en France depuis 1547, en Afrique du Nord et en Inde. La version de Perrault date de 1693. À *Griselidis*, nouvelle pastorale, Charles Perrault ajoute *Les Souhais ridicules* et *Peau d'Âne*, et publie l'ensemble avec une préface en 1694, sous le titre de *Contes en vers*.

Jacques Demy, en adaptant le célèbre conte de Charles Perrault, est resté fidèle à l'histoire. Le récit original est respecté dans l'ensemble et particulièrement son déroulement. Les désirs incestueux du père, l'épreuve des trois robes, la peau de l'âne bienfaiteur exigée, la fuite, la vie à la ferme, la découverte de la Belle par le Prince, autant d'épisodes qui s'enchaînent fidèlement.

Le cinéaste a rajouté par rapport au conte des éléments féeriques visuels : la chaumière qui scintille, la rose qui parle, la vieille qui crache des crapauds... Ceci pour des raisons évidentes de mise en scène cinématographique. Quelques procédés cinématographiques montrent que l'on est dans l'univers du conte : ainsi les scènes de ralenti exprimant les difficultés de la fuite de *Peau d'Âne*, référence à **La Belle et la Bête** de Jean Cocteau.

• Les anachronismes

Même si Jacques Demy suit avec précision les épisodes du conte de Charles Perrault, il s'octroie quelques libertés de mise en scène pour le plus grand bonheur des spectateurs. Le film est ainsi ponctué d'anachronismes dont l'exemple le plus représentatif est celui de la séquence finale où le Roi et la Fée arrivent au mariage de la Princesse et du Prince en...hélicoptère ! D'autres anachronismes agrémentent le scénario et participent à l'esthétique de l'univers de Jacques Demy. L'histoire de **Peau d'Âne** est bien connue de tous, mais elle ne nous a jamais été contée de cette façon-là auparavant : une histoire éternelle saupoudrée de modernisme (cf. aussi les paroles des chansons).

Autour du film

Tous les films de Jacques Demy ne sont pas des films musicaux, mais parmi ceux-ci deux tendances se distinguent. D'une part les films qui, dans leur structure, ressemblent le plus aux comédies musicales à l'américaine – là où la France n'a pas vraiment de tradition, hormis les opérettes avec Luis Mariano-, c'est-à-dire des films où alternent des scènes dialoguées et des scènes chantées : **Peau d'Âne**, **Les Demoiselles de Rochefort**. D'autre part un genre que Jacques Demy a inventé : les films " en chanté ", selon sa propre expression, comme on dit d'un film qu'il est " en couleurs " : dans **Les Parapluies de Cherbourg** (1964) ou **Une Chambre en ville** (1982), tout est chanté, y compris les dialogues les plus quotidiens ou les plus réalistes : ainsi, dans **Les Parapluies de Cherbourg**, entend-on aussi bien " *Il est temps de préparer le déjeuner* " chanté par Anne Vernon (la mère de Catherine Deneuve dans le

film) que, dans un dialogue très amoureux entre les amants (Catherine Deneuve et Nino Castelnuovo) en train de faire des projets à long terme (l'achat et la gestion d'une station-service), “ *Tu sentiras l'essence toute la journée, quel bonheur !* ” chanté par Catherine Deneuve dans un épanchement de tendresse.

Demy ira encore plus loin dans **Une Chambre en ville** où, lors d'une manifestation opposant grévistes et forces de l'ordre, les slogans des manifestants et les ordres de charges des CRS n'échapperont pas, quels que soient la violence réelle et le vrai ancrage social de la scène, à la règle du “ en chanté ”.

Il aura fallu à certains attendre 1982 et **Une Chambre en ville** pour découvrir que l'univers de Jacques Demy n'était pas l'univers tendre et doux que l'on croyait. (**Peau d'Âne** est l'une des rares exceptions.) La cruauté est là dès **Lola**, avec cet amoureux transi qui reste à quai tandis que Lola et l'homme de sa vie prennent le large (la plupart des films de Demy se passent dans des ports).

2/ Exploitation pédagogique autour du film et du conte [retour](#)

Avertissement

Ce film de Jacques Demy est une comédie musicale que certains de vos élèves connaissent peut-être déjà. Dans ce cas, il peut être nécessaire de leur demander de ne pas dévoiler l'intrigue aux autres élèves.

Avant le film



Travail sur l’affiche française du film :

Vous pouvez, à l’aide de caches dévoiler progressivement l’affiche qui comporte de nombreux éléments. On peut ménager le suspense et/ou créer de fausses pistes en commençant, par exemple, par le perroquet et en terminant par Peau d’âne (et par le texte pour les élèves lecteurs).

Travail descriptif de dénotation puis connotation.

ERROR: undefined
OFFENDING COMMAND: AddT42Cha

STACK:

/TTE23C9008t00
(U ' n " @ , / 0 @ P]/]3/ /] 10 !5! ' < T)
16
2926
1